

BJÖRN

une série créée par Grégoire Courtois

Vert baptismal

Cet épisode a été publié le 2 mars 2011.
Retrouvez d'autres épisodes de « Björn » sur <http://troudair.free.fr/>

Je suis allongé. Mes yeux fermés. C'est un lit ? Sous ma main gauche, du textile doux. Peut-être un drap. Je respire mal. Mon nez obstrué. Une voix. Féminine.

- Monsieur, dit-elle. Monsieur, si vous m'entendez, serrez ma main.

Dans ma main droite, je sens le contact de la peau contre la peau. Je serre. Je suis quoi ? Un bébé ? Maman ?

- Bien, dit encore la voix. Vous êtes dans une clinique Fransen. Vous y êtes entré hier soir et avez demandé à acquérir un terminal de stockage mémoriel. Est-ce que vous vous en souvenez ? Si oui, serrez ma main.

Je ne serre pas. Je ne sais même pas comment je m'appelle. Je ne sais même pas si je suis un homme ou une femme. Comment veut-elle que je me souvienne d'hier soir ? Je ne me souviens même pas depuis quand je suis réveillé. Je ne sais même pas si je suis réveillé.

- C'est normal, continue la voix. Vous avez subi un choc psychique généralisé. C'est très fréquent pour les personnes dans votre situation. Mais on vous expliquera tout ceci plus tard car vous devez avoir déjà oublié le début de cette conversation.

La voix a raison. Je suis allongé. Les yeux fermés. Je n'en sais pas beaucoup plus. Je sens la douceur d'un textile sous mes doigts. Je dois être dans un lit. Je suis allongé. Les yeux fermés. Je respire mal. Le nez obstrué. Les yeux fermés.

*

Aucune sensation. La pure clarté de quelque chose. Soleil ou lampe artificielle derrière mes paupières closes. L'impuissance blasée qui me fait chaque seconde renoncer à tenter le moindre mouvement. L'idée du mouvement elle-même qui meurt quelque part entre mon biceps amorphe et mon coude fantôme. Le calme. Assourdissant.

*

Un cri, une sorte de son aiguë, qui ne doit pas être humain mais comment vraiment savoir ? Au milieu des ténèbres. Des voix. Conversant lointaines en langue technique. Apaisées. Qu'ils soient mes

tortionnaires ou mes médecins, ces hommes savent ce qu'ils font et ce simple fait pourrait me rassurer. Dans le noir. A la merci de quoi que ce soit. Incapable de rien. Si ces formes troubles qui s'occupent de moi s'affairent à éteindre ma vie, de quelque manière que ce soit, ne devrais-je pas simplement leur en être reconnaissant ? Ne jettent-elles pas au fond que quelques gouttes d'eau sur la cendre blanche d'un feu à l'aube déjà mort ?

*

- Comment vous sentez-vous, ce matin, Monsieur Kroot ?
- Je sais pas, je réponds. Qu'est-ce que je fais là ? J'ai eu un accident ?
- Pas tout à fait, dit l'infirmière. Je vais appeler le docteur. Il va vous expliquer.

Elle sort de la chambre en souriant. Je regarde autour de moi. Mon mouvement de tête provoque une douleur dans ma nuque. C'est une chambre d'hôpital. Particulière, on dirait. Ma première pensée, c'est que ça va me coûter une fortune. Il faut que je demande à l'infirmière de me changer d'endroit quand elle reviendra, pour me mettre dans les salles collectives. Même avec mes mutuelles, j'ai pas les moyens d'être traité comme ça. Comment ils peuvent prendre ce genre de décision à ma place, cette bande de voleurs ? Dès que je serai capable de me rappeler de deux ou trois mots, ils vont m'entendre. Les prononcer. Fort.

Le fric. Je me souviens pas de grand chose, mais je sais que j'ai pas de fric. Pas assez. Mal. Trop vieux. Trop cher. Pourri. Vert. Comme une moisissure. Fauché et tout pourri. Voilà à peu près tout ce que je sais de moi. De Kroot. Comme elle a dit. Ça doit être moi, Kroot. C'est moche.

Dans un coin de la chambre, je vois un appareil étrange. C'est une sorte de cylindre. Je suis trop loin pour voir si c'est du plastique ou du métal. Comme une couveuse montée sur roulettes et dans laquelle s'enfoncent des dizaines de fils et de tuyaux. Un petit hublot pour voir à l'intérieur. Je me redresse pour tenter de voir ce que ça contient, mais c'est impossible à cette distance, et la position assise me fait mal. Je me rallonge. Je ferme les yeux. J'ai déjà vu ce genre de cylindre. Je ne sais plus en quelle occasion. Ni à quel endroit. Un sourire. Une femme dans un lit. Ça semble si lointain. Effrité. Je rouvre les yeux.

Sur ma droite, un doseur de bonne taille est relié à ma perfusion. J'essaie de voir sur l'écran ce qu'ils sont en train de m'injecter mais l'affichage est verrouillé. En me penchant sur le côté, encore cette douleur dans la nuque. Je passe ma main et sens un pansement. Juste sur une vertèbre cervicale. Dans la pièce, mon lit, le doseur, l'espèce de couveuse, et c'est tout. Bon, il arrive ce médecin ?

*

Quand il me parle, le médecin ne me regarde pas. Ses yeux sont rivés sur un écran sur lequel défilent mes données vitales. Je ne sais même pas s'il connaît mon cas ou bien s'il se contente de me lire ce qui défile devant ses yeux, découvrant ma condition en même temps que moi.

- Vous avez été admis ici hier soir, dit-il, afin de faire l'acquisition d'un terminal de stockage mémoriel.
- Si vous le dites.
- Merci de ne pas m'interrompre, je dois faire vite. Si vous doutez de notre bonne foi, nous pouvons vous montrer les enregistrements.
- Non, ça ira. Pardon.
- Quand vous êtes arrivé hier, continue-t-il, vous étiez en état de choc, ce qui n'a rien d'étonnant quand on voit votre profil physiologique. En fait, depuis des années, il semblerait que

vous avez procédé à un grand nombre d'opérations destinées à allonger votre espérance de vie. Mais pour des raisons probablement financières, vous n'avez jamais jugé utile de procéder à une mise à niveau de votre système neuronal, ou même mémoriel. Pour parler simplement, vous remplissiez un seau au-delà de sa capacité, et cela a provoqué une série de dysfonctionnements. Tout comme dans le cas du seau qui déborde, vous avez ainsi perdu un certain nombre de souvenirs. Heureusement pour vous, aucune des capacités liées à vos fonctions motrices n'ont été touchées. Et d'après les tests que nous avons effectués, vos performances mentales semblent elles-aussi relativement épargnées. Seuls quelques fragments de votre mémoire épisodique ont été détériorés. En fait, vous êtes venu nous voir au bon moment. Vingt-quatre heures plus tard et vous étiez un légume. Et si vous nous avez demandé ce terminal, c'est que vous deviez en être parfaitement conscient.

- Peut-être que je l'étais hier, je dis, mais je vous avouerai que je ne sais plus exactement pourquoi je suis là. Vous pouvez m'expliquer ?

Le médecin fait quelques pas dans la chambre. Il s'approche de la couveuse, regarde par le hublot et pianote sur l'écran de contrôle tout en continuant à me parler.

- Ça doit faire partie des éléments mémoriels que vous avez perdus lors du choc, dit-il. Rien de grave, comme vous pouvez le constater. Donc, pour faire vite, sachez que j'ai procédé cette nuit à l'opération destinée à vous adjoindre un terminal de stockage mémoriel. Tout s'est bien passé, et vous et votre terminal semblez parfaitement tolérer l'intervention. De plus, vous vous êtes réveillé assez vite et êtes déjà en mesure de parler, ce qui nous permet de conclure que la première synchronisation a fonctionné.

- La synchronisation ?
- Comme son nom l'indique, la synchronisation est un moment où vous et votre terminal êtes en connexion directe et échangez des informations. A l'exception de cette première fois où nous avons dirigé l'opération, c'est vous qui déciderez du moment. Il pourra avoir lieu n'importe quand. Pendant une synchronisation, vous allez transférer à votre terminal les informations que vous avez captées depuis la dernière synchronisation et celui-ci va les stocker pour débarrasser votre vieux cerveau de ces nouvelles données. Ensuite, pour pouvoir accéder à nouveau à ces souvenirs, il vous faudra obligatoirement être synchronisé avec votre terminal. Sans cette opération, vous ne pourrez vous souvenir que de ce qui vous est arrivé après la dernière synchro, et bien sûr de toutes les informations mémorielles liées à votre apprentissage. Par exemple, votre corps se souviendra toujours que pour marcher, vous devez mettre un pied devant l'autre. En revanche, le montant de l'addition du restaurant de l'année dernière ne sera accessible que par l'intermédiaire d'une synchronisation.

Je ne dis rien, mais en silence, j'essaie de me souvenir du passé. De n'importe quoi. Un événement, un visage, quelque chose qui me prouve que ce type ne m'a pas définitivement lobotomisé. Je me souviens d'une couleur. Pas de forme. Pas de visage. Juste une texture d'un vert qui tire sur le gris, et qui tremble. C'est une vieille couleur. Je sais que ça fait une éternité que je ne l'ai pas vue. Mais comment une couleur peut-elle disparaître ? Est-ce vraiment ma mémoire ? Comment en être sûr ? Plutôt que de devenir complètement dingue, je me dis qu'il est peut-être préférable de faire confiance à ce gus.

- La synchronisation, continue le médecin, est aussi un moment où vous pourrez profiter des capacités mentales de votre terminal. Plus le temps va passer, et moins votre cerveau sera

en mesure d'effectuer des réflexions avancées. Vous vieillissez, vous perdez des neurones, et à moins d'avoir beaucoup d'argent, rien ne pourra vous les rendre. Donc quand vous en ressentirez le besoin, il vous suffira de vous synchroniser et votre terminal prendra en charge les opérations mentales complexes, en collaboration avec ce qui vous restera de système neuronal.

- Mais pourquoi ne pas rester synchronisé en permanence alors ?
- Parce que l'expérience est totale, et pas toujours très agréable. Pendant tout le temps de la synchronisation, vos systèmes neuronaux vont littéralement fusionner. Vous allez donc vous dédoubler, et voir, sentir, entendre, à l'aide de deux corps distincts. C'est une gymnastique mentale un peu complexe dont je vous assure que vous n'aurez pas envie d'abuser.

Je fronce les sourcils. Je n'y comprends rien.

- Comment ça, deux corps, je demande. Ce truc, ce terminal, vous me l'avez bien collé dans la nuque, non ? C'est pas ça que je sens ?

Le médecin écarquille de grands yeux. Puis il attrape la couveuse et la fait rouler jusqu'à mon lit.

- Non, non, dit-il. Ce que vous avez dans la nuque, c'est simplement l'émetteur-récepteur qui vous permet de communiquer avec votre terminal. Mais votre terminal a un corps indépendant. C'est vous-même qui l'avez choisi. Regardez à l'intérieur. Il ne s'est pas encore réveillé.

Je me redresse sur mon coude et m'approche de la vitre. L'intérieur de la couveuse est faiblement éclairé, mais suffisamment pour que je

distingue une petite créature velue allongée sur flanc et recouverte d'une forêt de câbles et de tuyaux.

– Mais... je balbutie. Mon terminal... C'est un chien ?

*

Je me réveille. A moitié. Encore cette couleur. Je l'associe à un claquement sec, régulier, monotone. Un son vert. Une mosaïque mouvante. Logée quelque part dans les tréfonds de mon crâne. Le médecin a été clair. Pour qu'ils me laissent partir, il ne suffira pas que je tienne debout. Il faudra que je me souvienne. De n'importe quoi. Pourquoi pas de ça ? Quoi que ce soit.

Je tourne la tête vers la couveuse. Je me sens un peu bête. Je me souviens d'une partie des explications du médecin, mais je ne sais plus s'il m'a dit comment faire pour entrer en contact avec mon chien. Je l'entends parfois qui bouge. Dans son sommeil. Est-ce que c'était mon chien avant ? Ou alors une bête errante, ramassée sur un trottoir uniquement pour moi ? Je sais pas trop comment la traiter. On m'a peut-être expliqué mais je me souviens plus. Est-ce que je vais devoir m'en occuper comme un animal de compagnie ? La promener, jouer à la balle ? Ou alors est-ce juste un outil ou quelque chose comme ça ? Comme une télé, ou un glisseur.

Je m'appelle Kroot. Les infirmières n'arrêtent pas de le dire. Des consignes probablement. Marteler qui je suis. Sans cesse. Pour que ça rentre. Je suis une page blanche. J'ai le sentiment qu'ils pourraient écrire n'importe quoi sur moi. Me donner un nom, me raconter ma propre vie, me donner une femme, des enfants, me dire que je passe mes étés au bord d'une mer artificielle et que j'aime m'y plonger pour ne plus entendre le bruit des climatiseurs. Qu'est-ce que je pourrais bien dire contre ça ? Je suis obligé de leur faire confiance.

Cette couleur. Si je parvenais au moins à me souvenir d'où elle vient, où je l'ai vue, et quand. Ce vert. Tremblant. Je m'assoupis.

*

J'ouvre les yeux. Ébloui. Le blanc éclatant de la chambre. Rapide tour d'horizon : ça n'est pas la même chambre. Pas plus grande, mais mieux équipée. Le matériel incrusté dans les murs, beaucoup plus perfectionné. La couveuse du chien a une forme ovoïde, sans aspérité, comme si elle avait été conçue par un designer. Rien à voir avec le grossier tube de métal d'avant. Et chose incroyable : elle flotte au dessus du sol. Je grommelle. J'ai demandé à changer de chambre, c'est vrai, mais pas pour une meilleure. Je voulais qu'on me mette dans les salles collectives. Ils ont dû mal comprendre. Je cherche à tâtons l'interrupteur qui permet d'appeler l'infirmière. Ne le trouve pas. Fais chier. Je me sens faible. Je renonce. C'est quoi ces médecins ? Comment ils se débrouillent pour affaiblir leurs patients au lieu de les rendre plus vigoureux ? J'attends.

Quelques minutes passent. Je suis Kroot. Ça, je le sais. On me l'a dit. Mais à part ça, c'est encore flou. Et il y a ce chien. C'est comme si je l'avais toujours connu. Quelque chose monte dans ma poitrine. Une véritable affection. Un lien puissant. Ce devait être mon chien avant. Je tiens à lui. Je sais pas comment il s'appelle. Mais je tiens à lui. Une couleur. Du vert. Quel rapport ? A chaque fois que je pense à cet animal, c'est toujours la même sensation qui revient, cette même image. Un vert terne. Morcelé. Qui claque. Va et vient.

La porte s'ouvre. Ou plutôt elle coulisse. Elle s'efface. Je sais pas comment dire. Quelque chose cloche. C'est quoi cette technologie ? Combien ça va me coûter ? Un homme entre. Blouse blanche, l'air concentré. Pas besoin de plus d'indicateurs pour comprendre qu'il s'agit d'un médecin. Mais pas mon médecin. Pas celui de la dernière fois. Enfin, je crois. Décrépi comme je suis, j'ai peut-être juste oublié. Une

autre sensation monte dans ma poitrine. L'impression d'être un détrit, plus bon à rien. Si ma mémoire revient pas plus rapidement, cette vie risque de devenir vite insupportable. Le médecin ne me regarde pas. Mais il se met à parler.

A nous, dit-il. Monsieur Kroot. Vous avez donc été admis hier suite à un choc neurologique sévère.

- Oui, je l'interromps. On m'a déjà dit, ça.

Le docteur fronce les sourcils. Il marque une légère pause.

- On vous l'a déjà dit ? Qui vous l'a déjà dit ?
- Et bien, je réponds. Vous ? Ou l'un de vos collègues. Je me souviens plus très bien.
- Bien, dit le docteur, je vais essayer d'être très clair. Mais vous allez devoir m'écouter avec la plus grande attention, et sans m'interrompre. Je répondrai à toutes vos questions, mais dans un premier temps, il faut que vous compreniez très précisément où vous êtes et pourquoi.
- Je... je balbutie. Je ne comprends pas. Je suis dans une clinique Fransen. J'ai demandé un terminal de stockage, et je...

Tout en parlant, je passe ma main dans ma nuque. Je m'interromps. Ma peau est lisse. Sans aucune cicatrice. Et plus aucune trace de l'émetteur-récepteur qu'on m'avait implanté. Problème. Sueur.

- Ça n'est pas tout à fait exact, dit le docteur. D'après votre dossier, suite à votre premier choc neurologique, vous avez effectivement demandé à acquérir un terminal de stockage dans l'une de nos cliniques. Vous avez ainsi fait l'acquisition de ce chien et ensuite, vous avez naturellement repris une vie normale. Ce dont vous vous souvenez en ce moment est probablement la trace résiduelle de cette première expérience du milieu hospitalier. Mais si vous êtes là aujourd'hui, c'est

parce que vous avez eu une nouvelle attaque. On peut dire que vous êtes arrivé au maximum des capacités de stockage de votre terminal. C'est cette surcharge qui a entraîné un choc synchrone, chez vous en même temps que chez votre chien.

Le docteur m'a demandé de ne pas l'interrompre, mais là, c'est un peu fort.

- Au maximum ? Je dis. Mais c'est quoi cette escroquerie ? Si je vous ai demandé un terminal, c'est pour qu'il me serve un certain temps ! A quoi ça sert de vous payer si c'est pour revenir ici tous les quatre matins ?

Le docteur semble surpris. Il se tait quelques secondes, cherche ses mots.

- Monsieur Kroot, finit-il par dire. Pour atteindre le maximum de capacités de stockage d'un terminal comme le votre, il faut généralement emmagasiner une somme de données considérable. D'autre part, il s'est avéré que votre terminal en particulier possédait en plus des facultés nettement supérieures à la moyenne. Non seulement, vous n'avez pas été escroqué, mais de plus, il est évident que vous avez fait une excellente affaire. Je travaille dans ce service depuis près de 40 ans maintenant, et je vous assure que je n'ai jamais vu un terminal de cette taille fonctionner aussi longtemps.
- Combien de temps exactement ?
- Très longtemps, monsieur Kroot.
- Combien ?!

Le docteur prend une profonde inspiration. La voilà, l'information qu'il avait du mal à me donner.

- Votre première attaque. Celle qui a donné lieu à votre première hospitalisation. Celle qui vous a poussé à acquérir ce terminal de stockage. Votre première attaque, monsieur Kroot, d'après votre dossier, s'est produite il y a cent cinquante-huit ans.

*

D'après le docteur, j'ai vécu une vie normale. Je n'ai pas passé un siècle et demi dans le coma, amorphe comme une courge. La dernière fois, je suis simplement sorti de l'hôpital avec le chien, je lui ai donné un nom, et j'ai repris mon travail. Il n'a pas voulu m'en dire beaucoup plus. D'après lui, la majorité de mes souvenirs reviendront, mais pas d'un seul coup. Le terme, c'est reflux épisodiques, je crois. Ça surgira petit à petit, sans prévenir, par épisodes, tout ce qu'il me reste en tout cas. Parce que c'est comme la dernière fois. J'ai probablement perdu un paquet de belles histoires dans l'opération, tout un tas de choses que je ne pourrai jamais raconter à mes petits enfants, si jamais j'ai des petits enfants.

*

Quelques minutes passent. Le docteur est parti. Je me trouve étonnamment calme. Mais après tout, qu'est-ce que je pourrais bien dire ? A qui je pourrais m'en prendre ? Je viens de vieillir de cent cinquante-huit ans et ça m'a paru dix minutes. La seule chose que je peux faire, c'est me réjouir d'être en vie, non ? Je sais pas quel âge j'ai mais je suis certain d'avoir traversé les siècles. Je sais pas qui je suis, mais je suis au moins ça : le gars qui a traversé les siècles. D'un battement de paupière. Le temps d'un petit somme.

*

C'est vert. Ça tremble.

Je viens de réaliser qu'il y a 150 ans, j'étais déjà en train d'essayer de me rappeler de ce truc, de ce souvenir primordial. Je sais pas pourquoi je suis resté bloqué là-dessus. Mais je sais que ça a un rapport avec le chien. Le chien... Il a été mon compagnon pendant si longtemps et je suis même pas foutu de me rappeler son nom. Pire. Si j'ai bien tout compris ce que le docteur m'a expliqué, il n'y a même aucune chance pour que je retrouve son nom à lui dans ma cervelle à moi. Son propre nom, je l'ai soigneusement rangé dans sa petite tête de chien. Avec tout le reste. Et si j'allais y voir ? Mauvaise idée. Non seulement je serais bien incapable de savoir comment faire. Et en plus, je suis pas sûr que la procédure ne soit pas risquée dans l'état où on est tous les deux. J'attendrai encore un peu. Après avoir attendu aussi longtemps, je suis pas à deux jours près.

*

L'infirmière passe son index sur le mur et les lumières de la chambre baissent progressivement. La voix du docteur devient le seul point de repère vraiment fiable dans la pièce. Je me concentre sur elle, comme il me l'a demandé.

- Nous avons placé votre chien juste à côté de vous, dit-il. Ne tournez pas la tête, mais essayez d'imaginer sa présence. Il est là, à quelques centimètres de vous. Si vous tendez l'oreille, peut-être que vous réussirez à entendre le bruit de sa respiration. Il est éveillé maintenant. Il est calme. Comme vous. Lui aussi a perdu beaucoup de souvenirs, mais il se souvient très bien de vous. Il sait qui vous êtes et ce que vous représentez pour lui. Si vous tentez d'entrer en connexion avec lui, il n'aura aucune appréhension. Vous avez déjà réalisé cette opération des milliers de fois, parfois dans des conditions bien plus éprouvantes que celle-ci. Vous êtes complices. Vous êtes partenaires. Vous avez appris à vous connaître.
- On est la même personne, je dis.

J'entends l'infirmière qui soupire bruyamment.

- Merci de ne pas m'interrompre, dit sèchement la voix du docteur. Ceci est une procédure enregistrée qui ne peut en aucun cas prendre en compte la moindre interaction avec le médecin référent. Concentrez-vous à nouveau et reprenons. Lui aussi a perdu beaucoup de souvenirs, mais il se souvient très bien de vous...

La voix répète les mêmes phrases, avec la même intonation. De légères variations toutefois qui ont dû être ajoutées au programme de synthèse vocale de manière à rendre plus crédible la voix enregistrée du docteur. Mais le docteur n'est pas là. Je me demande même s'il a jamais été là. Ai-je vraiment eu affaire à lui ? Je veux dire à son corps ? A sa chair et à ses os ? Ou bien était-ce un hologramme ou je ne sais quel système robotique appliquant des procédures systématiques ? Est-ce que gérer un cas comme le mien nécessite vraiment une intervention humaine ? Ou bien une machine peut-elle le prendre en charge intégralement ? Et après tout, je n'ai même aucune idée de la capacité des systèmes informatiques à cette époque. Peut-être qu'il est même devenu plus sûr pour un patient d'être soigné par une machine que par un docteur humain. Peut-être qu'il n'existe plus un seul humain dans ces cliniques. Peut-être même que cette infirmière qui soupire n'est qu'un mirage synthétisé ici pour me rassurer, décorer cette chambre d'éléments du passé, de choses que je m'attends à trouver dans un hôpital mais qui les ont désertés depuis des décennies.

Je m'aperçois que spontanément, je commence à avoir des réflexions bien plus complexes que les jours précédents. Est-ce vraiment moi qui pense ? La synchronisation a dû commencer. Ma vision se brouille. Comme si le plafond de la chambre tremblait. Non, il ne tremble pas. En fait, je le vois en double, alternativement, de plus en plus vite, jusqu'à ce qu'il se dédouble totalement. Je sens mes poils. Je sens

mes pattes. Je sens ma gueule. Mes babines qui pendent, humides. Une affection. Un lien. Une connexion invincible. La voix du docteur me parvient doublement, à deux volumes distincts. Les oreilles du chien sont bien plus efficaces que mes deux vieux pavillons rouillés. J'entends même des bruits en dehors de la chambre. Dans le couloir, et ailleurs, plus loin, un léger brouhaha, des voix, quelques gémissements sporadiques, un bruit de fond qui ne m'était jamais parvenu.

- Maintenant que vous avez retrouvé les sensations de la synchronisation, dit la voix du docteur, prenez votre temps. Et quand vous serez prêt, vous tenterez de vous souvenir. Pour ce faire, vous devrez vous focaliser sur un détail précis.

Vert. Cette couleur. Ce grain qui me hante. Je ne vois pas de meilleur candidat parmi le million de choses dont j'aimerais me souvenir. Alors j'y pense. J'essaie de visualiser. Je ferme les yeux. Mais le plafond est encore là, océan de ténèbres qui ondule calmement au-dessus de ma tête. Je passe ma langue sur mes babines. Je ferme les yeux à mon tour.

*

J'ouvre les yeux. Ma nuque me brûle. Je passe ma main. La cicatrice. J'ai oublié de demander au docteur combien ça allait me coûter cette petite opération. Je sais bien que si je veux continuer à vivre et respirer avec mes propres poumons, j'ai pas le choix, mais quand même. J'aime bien les détails. Le montant exact de l'opération, ça pourrait même me rassurer. Je lui ai dit d'ailleurs, au docteur : moi, si je me lève le matin, c'est pour les détails. Les recueillir, les poser les uns à côté des autres et imaginer pourquoi ils ont un rapport entre eux. Le reste, les émotions, la vérité toute crue, ça m'intéresse pas. Si je résous un problème, il m'en faut un autre. Tout de suite.

Je réalise que je viens de me remémorer un détail du passé. Un passé pas très lointain, quelques jours, mais c'est déjà ça. Si je parviens à faire réapparaître une image, un son, quoi que ce soit de ce que j'ai vécu avant d'entrer à l'hôpital, alors ce sera gagné. Ils me laisseront sortir. Une image, un son. Peut-être même qu'une couleur ça suffirait. Cette couleur.

*

J'entends le chien qui bouge dans son cylindre métallique. Il se gratte, on dirait. Le pauvre. Percé de tuyaux comme un petit Saint Sébastien plein de poils. Parfois j'ai envie de me lever de mon lit et de cogner au hublot de son caisson. Pour qu'il sache que je suis là. Qu'il est pas tout seul. Parce que moi, sa présence me rassure. Même si je suis pas en très bon état, au moins je sais que je suis pas seul. Mais lui, tout seul, enfermé, immobilisé. L'infirmière m'a dit qu'il n'était quasiment jamais conscient, que l'opération était particulièrement lourde pour lui et qu'il devait rester sous opiacés. Mais quand même.

*

Il y a une petite planète jaunâtre qui se détache de la grisaille. Tant qu'elle reste en orbite, il ne peut rien se passer. Et le plaisir dure encore.

*

L'homme parle derrière son masque chirurgical. « Le transfert de données se passe bien. Le flux est constant en upload. Comment ça se passe de votre côté ? » Une jeune femme se tient debout à côté de moi. Sa main droite posée sur mon dos. Je suis debout. Je l'observe. Elle est décontenancée. « Mais monsieur, dit-elle. Nous n'avons pas encore posé le récepteur ! Le chien n'est pas encore anesthésié ! »

*

C'est la nuit. Je viens de me réveiller en sursaut. J'ai cru entendre un bruit. Rien dans la chambre. Tout est calme. Dehors aussi on dirait. C'était comme un claquement. Sourd. Ça recommence. Lointain. Ça n'est pas dans la chambre. Ni dehors. C'est dans ma tête. Je me souviens. Ce son. Je sais ce que c'est. Mon cœur se met à battre de plus en plus fort. Ce souvenir. J'en suis sûr. C'est un très vieux souvenir. Il claque. Rythme régulier. Couleur tremblante. Du vert. Gris. Terne. J'appuie frénétiquement sur le bouton d'appel. Il faut qu'ils sachent. Je me souviens. Et je vais sortir. Ça y est. Je vais sortir d'ici. J'entends les pas de l'infirmière derrière la porte. Je vais tout lui dire.

*

Cinq secondes. Quatre... Trois... Deux... Un... A zéro, une porte s'ouvre dans un petit bâtiment de bois situé à environ quatre cents mètres de la tireuse. Cinq runners en sortent en criant, chacun choisissant une direction différente. La jeune femme épaula son fusil, colle son œil dans la lunette et tire une première fois. L'un des runners est fauché par une balle qui lui arrache une partie de la joue et de la mâchoire. Il s'écrase sur le sol, agité de spasmes. De son œil libre, la tireuse observe le tableau des scores qui n'a pas changé. Immédiatement, elle fait feu une deuxième fois sur sa cible qui cette fois cesse totalement de bouger. C'est moi ? Je suis la cible ? C'est moi qui suis mort ? Mais alors qui regarde ?

*

- Bien sûr que vous pouvez sortir, dit le docteur. Premièrement, nous avons besoin de lits, deuxièmement, vous n'avez presque plus assez d'argent pour nous payer. Si vous ne voulez pas rentrer chez vous à pieds, je vous conseille d'utiliser le peu de monnaie qu'il vous reste pour vous offrir un taxi.

- Mais, je demande, et médicalement ?

Je suis au milieu du hall d'accueil, mon chien qui trotte péniblement à mes pieds pendant que j'essaie de suivre le pas soutenu du docteur. Il affiche une mine blasée.

- La première synchronisation a fonctionné, dit-il. Vous avez réussi à vous remémorer un épisode de votre enfance. Donc médicalement, vous êtes en bonne voie. Voilà tout. Bonne journée, monsieur Kroot.

Le docteur s'éloigne et disparaît derrière une porte barrée de l'inscription « RESERVE AU PERSONNEL MEDICAL ». Je m'arrête, m'appuie sur mes genoux pour reprendre mon souffle. Dans un coin du hall, je vois un uniforme de la société de sécurité de l'hôpital. L'homme me fixe. A son seul regard je comprends qu'il a des instructions. Il vaut mieux que je parte. D'accord, mais où ? Je me souviens de pas mal de choses, mais pas vraiment de là où j'habite. L'agent pose sa main à sa ceinture. Je ne vois pas d'arme, mais peut-être en a-t-il une ? Qui sait où ces types planquent leurs armes maintenant ? Je regarde mon chien. « La bonne nouvelle, je pense, c'est que je sais comment je vais t'appeler. » L'agent fait un pas dans ma direction.

*

- Plus vous tenterez de l'aider, monsieur Kroot, et plus vous deviendrez mon problème. Vous savez désormais à quelle vitesse et avec quel degré d'efficacité je suis capable de résoudre mes problèmes, n'est-ce pas ?

Je vois sa silhouette féline flotter au-dessus d'une rangée d'arbres morts. Est-ce que je dors ? Est-ce que les fluides synthétiques qu'elle m'a injectés m'empêchent de voir ce qu'il faudrait que je voie ?

*

Je me réveille en sursaut. Bref coup d'œil autour de moi. Tout est noir. Je suis à l'hôpital ou ailleurs ? Machinalement, je tâtonne avec ma main droite. C'est du métal ? Ou du plastique ? La télécommande de la télé ? Ou un flingue ? Un frottement à quelques mètres. Je me raidis. Qu'est-ce que c'est ? Un de ces types qui veut me tuer ? Ils m'ont retrouvé ? Mais retrouvé où ? Je saisis l'objet. J'appuie dessus nerveusement. La télé s'allume. Le chien baille.

*

J'ouvre les yeux. Je me suis encore endormi. J'ai la nuque endolorie. Comment bien dormir dans ces fauteuils miteux, défoncés par les milliers de maris, de femmes, d'enfants venus ici veiller leurs conjoints ou leurs parents convalescents ? Je fais quelques mouvements d'assouplissement pour faire passer la douleur. Elle dort. Juste avant de sombrer, elle me disait que le grattement de l'aiguille qui dessine sa courbe électro-encéphalographique la berçait. Loin dans les profondeurs du bâtiment, j'entends des gémissements. Je suis tellement soulagé qu'elle ne souffre pas. Je me repositionne dans le fauteuil. Peut-être que je m'endors.

*

- Je sais, vous venez de me le dire !

L'infirmière me regarde avec une grimace d'incompréhension.

- Pardon ?
- J'ai fait un choc neurologique, je lui dis. Vous me l'avez déjà dit, c'est bon, je suis pas idiot !

- Mais je ne t'ai rien dit, mon petit, dit-elle. Tu es juste tombé de vélo. Tu t'es cassé la jambe. On t'a posé un plâtre mais tout ira bien, tu verras. Ta maman est dans le couloir.

*

Une sphère verdâtre enfle et grossit et vibre et tourne et s'approche.

*

J'ouvre les yeux. J'inspire. Profondément. J'ai perdu. Pour la dernière fois. Ce sont eux qui ont gagné. A chaque seconde, je me disais que j'étais trop exposé. Que n'importe qui pouvait m'abattre, de n'importe où. Et j'ai craqué. On ne peut pas être bon avec ce genre de pensées dans la tête.

Je m'engage dans le couloir. J'arrive sur le parking. J'ouvre la portière de ma voiture. Je suis seul. Si on voulait m'abattre discrètement, ce pourrait être le bon moment. J'attends quelques secondes. Rien ne se passe. J'entends juste la clameur de la foule qui monte de l'autre côté de cette immense tribune. Personne ne voulait réellement me tuer aujourd'hui. Je monte dans ma voiture. Je rentre chez moi.

*

les instruments sont pleins de sang
le liquide fait en coulant une rivière brune
où se reflètent une poignée
d'étoiles glauques
où se noient des chevaux
à qui on a désappris à nager
puis le liquide s'abîme dans un gouffre
de nuées écarlates
où sans bruit
les animaux sont morts
et les femmes sont mortes
tous les animaux
et toutes les femmes
que je connaissais

*

La télé est allumée. « Tie break », dit une voix. J'ouvre les yeux. Le claquement de la balle qui frappe les raquettes me berce et me tient éveillé à la fois. La chambre d'hôpital est vide. Sauf de moi. Je crois. La morphine a cet effet à la fois apaisant et angoissant, de nous changer en autre chose que nous. En presque nous. En celui qui est là mais pas vraiment. Celui qui voit mais ne sait rien faire de toutes ces informations lumineuses qui frappent sa rétine. De l'écran de télé je ne comprends que la base primale, que le socle de l'information. Forme. Et couleur. Rien d'autre qu'une sphère jaunâtre qui flotte au-dessus d'un rectangle vert. Vert gris. Taches marron. Claquements. J'ignore pourquoi je suis là. J'ignore qui je suis. Comment je suis. Allongé, une perfusion dans le bras ? Ou bien debout, une raquette à la main ? Je vois mon adversaire. Un bandeau d'un rouge éclatant qui tient ses cheveux. Écarlate. Comme du sang.

*

une partie de ce que vous avez vécu
pendant ces 158 années
est perdue
mais tout le reste
est là
dans votre cerveau
ou dans celui de votre chien
chaque souvenir reviendra
dans le désordre
sans prévenir
et rapidement
vous saurez
qui vous êtes
jour après jour
vous comprendrez
de mieux en mieux
qui vous êtes

*

sans souvenir
sommes-nous plus que des animaux ?
j'ai assisté à l'absorption d'une étoile
dans la violence d'une fonderie cosmique
la crosse tenue à deux mains augmente la précision de l'adverbe
il n'est pas de bois qui ne soit fossile
et ce grondement que j'entends s'élever à l'Est
finira par nous anéantir
car ses os s'émiettent mieux les nôtres

j'ai froid

*

A la fin de mon premier séjour en clinique Fransen, je me suis souvenu de ce match. 5 juillet 1980. Je pouvais difficilement trouver plus lointain comme souvenir. C'était bon signe. C'est en tout cas ce que les médecins ont d'abord pensé. Et ils m'ont mis dehors, avec mon tout nouveau terminal de stockage. Avec le chien. Qui gambadait à côté de moi et que j'ai baptisé immédiatement. En hommage.

Quelques années plus tard, on commençait à avoir une certaine renommée dans le milieu des limiers. Je dis « on » parce que le chien et moi, on faisait une bonne équipe. Personne ne savait à quel point il m'aidait, mais moi je le remerciais chaque jour de sa présence. Combien de fois il a résolu une affaire à ma place ? Combien de fois il a fait resurgir un souvenir que je pensais avoir oublié ? Sans lui, qui sait si un vieux croûton comme moi aurait encore du boulot aujourd'hui ?

Pendant cent cinquante-huit ans, on a fait équipe. Jusqu'à ce qu'on craque. Simultanément. Et qu'on se retrouve à nouveau dans cette clinique, moi dans mon lit, lui dans son tube. D'après les médecins, la technologie de l'époque était encore rudimentaire. L'appendice dont le chien était équipé n'avait qu'une capacité de stockage limitée. Alors à l'occasion de notre deuxième séjour, ils l'ont amélioré. Pour ne plus que ce genre de mésaventures nous arrive. Sans le savoir, dans le même lit d'hôpital, j'ai alors parcouru le même chemin, cherché à me souvenir de quelque chose, n'importe quoi, tout en étant obsédé par cette couleur, ce vert grisâtre, et le claquement sec d'une balle de tennis contre un cordage tendu. Et comme la première fois, j'ai fini par me remémorer.

5 juillet 1980. Finale du tournoi de Wimbledon. Mon souvenir primordial. Ma bouée de sauvetage. 5 juillet 1980. Le match du siècle. John McEnroe contre Björn Borg.

*

Le médecin me fixe avec une moue circonspecte. Ça n'est probablement pas une image holographique. Aucune image holographique ne peut avoir l'air aussi embêté.

- C'est très bien, Monsieur Kroot, finit-il par dire. Mais j'avoue ne pas bien comprendre d'où vous vient ce souvenir. D'après votre récit, vous seriez dans une chambre d'hôpital, en regardant cette finale à la télévision, le 5 juillet 1980 ?
- C'est ça, je réponds. J'étais sous morphine à l'époque, donc cette image n'est pas très claire, mais je me souviens très bien de ce tie-break. Un tel suspens, personne ne peut l'oublier.
- Certes, certes, dit-il. Et puis après tout, peu importe. Il devait probablement s'agir d'une rediffusion. Donc comme je vous l'ai dit, vous pouvez rentrer chez vous maintenant.

Il me salue et s'apprête à sortir de la chambre.

- Docteur, je demande.

Il s'arrête.

- Pourquoi une rediffusion ?
- Mais parce que vous êtes né en 2031, monsieur Kroot, dit-il. Cinquante et un ans après cette finale que vous n'avez, de toute évidence, pas pu voir en direct.

Il attend que je réagisse, ce que je ne fais pas, puis sort cette fois définitivement de la chambre.

*

J'avais peu d'effets personnels. Je les rassemble rapidement. Moins de cinq minutes plus tard, une infirmière entre dans la chambre pour vérifier que je suis bien parti. Je m'excuse d'être encore là, fixe la laisse du chien et quitte les lieux tandis qu'ils installent un nouveau patient.

*

Nous sommes dans la rue. En vie. Tous les deux. Une fois de plus. Je ne me souviens pas de grand chose, mais au moins, cette fois, je sais où j'habite. J'essaie de faire l'inventaire des choses que je sais. C'est vite fait. Je m'appelle Victor Kroot. Je suis limier. Je n'ai qu'un seul ami. C'est mon chien. Et mon chien s'appelle Björn.